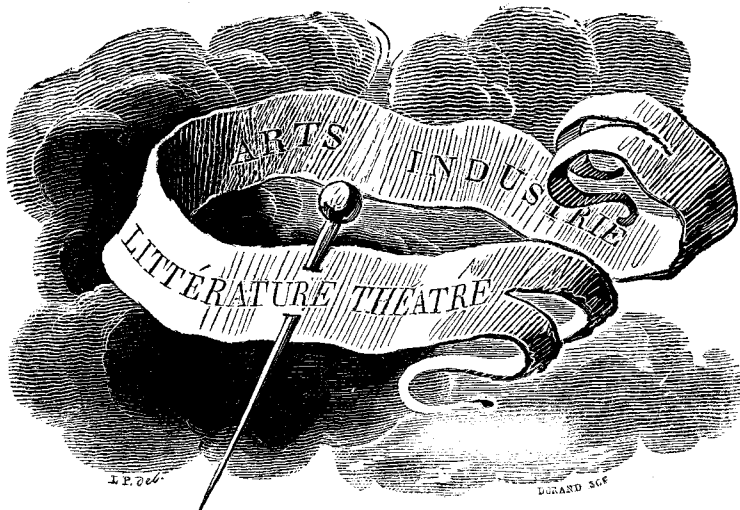


N° 37.

1^{re} Année.

L'ÉPINGLE paraît le Jeudi et le Dimanche. Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 6 fr. pour 3 mois; 11 fr. pour 6 mois; 20 fr. pour l'année; 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Le prix d'insertion des annonces est de 20 c. la ligne, et 15 c. pour MM. les abonnés.



JEUDI

28 Mai 1835.

ON S'ABONNE, à Lyon, au bureau du journal, rue de la Préfecture, n. 6, et aux librairies de MM. Baron, rue Clermont; Louis Babeuf, rue St-Dominique, et Chambet fils, quai des Célestins.

A PARIS, à l'Office-Correspondance, rue Notre-Dame-des-Victoires, n. 18.



L'ÉPINGLE,

Journal de Lyon.

SOUVENIRS MARITIMES.

Le roi des Deux-Siciles ayant refusé de se soumettre au système continental dont Bonaparte commençait à jeter les bases, Murat avait fait marcher sur Naples une armée d'invasion. L'Angleterre dut appuyer le dévouement de son royal allié, et une note du cabinet St-James ordonna à l'amiral Warren de porter sa division sur la côte méridionale d'Italie pour s'y mettre à la disposition de Ferdinand IV. A l'arrivée de l'amiral anglais, sa majesté sicilienne venait de signer la paix que lui avait dictée la république française. Warren leva l'ancre aussitôt, et vint remplacer l'escadre commandée par lord Keith, qui bloquait l'amiral Ganteaume et le port de Toulon.

C'était par une soirée du mois de mars, non une de ces soirées si fréquentes dans les provinces méridionales, où l'azur foncé du ciel dessine des milliers de scintillantes étoiles, mais une de ces nuits humides et sombres où le vent d'est chasse par rafales une pluie fine qui couvre la mer d'une brume grise et froide.

L'amiral anglais qui avait étendu sa ligne de blocus depuis le *revest* de St-Mandrier jusqu'aux îles d'Hyères avait désigné la frégate la *Phaëbé* pour faire le service de rade; la grande chaloupe armée à l'avant d'une petite pièce de quatre, montée par deux canotiers et un maître, s'apprêta à faire la ronde de nuit; ses *dammes* furent garnies de peau de mouton pour étouffer le bruit des avirons contre les tolets de fer, et quelques espingoles furent cachées sous les bancs.

L'officier qui devait commander l'embarcation surveillait du haut de l'échelle tous ces préparatifs d'un œil attentif. C'était un grand et bel Irlandais, joyeux et insouciant comme tous les enfans de la verte Erin, brave jusqu'à la témérité, qui aurait abordé seul un vaisseau français, en criant : *Erin gobrah!*

Quand la chaloupe fut parée, O'Brien franchit l'échelle de tribord; le commandant lui cria : Vous voilà armé comme pour faire une descente, bonne ronde, Monsieur! — Merci, commandant, bonne nuit!

Pousse, dit le patron, et les avirons mâtés retombant sans bruit firent jaillir en écume blanche la mer qu'ils sillonnaient en mesure.

Le canot commença sa ronde par les vaisseaux qui gardaient le *revest*; mais toutes les sentinelles sont à leurs postes. Tout est calme; le silence de la nuit n'est interrompu que par le bruit de la lame et les *all is well* des vigies en réponse au hèlement de la chaloupe. L'officier continua sa ronde en s'éloignant à l'est dans la direction des îles d'Hyères, et lorsqu'il fut certain qu'aucune barque française n'avait été vue hors du Goulet, il se tourna vivement vers le patron : « Tom nage en double à vos hommes et la barre sur le *Sprightly*. » Et la yole gagnant le large pour éviter les postes de gardes et de douaniers qui surveillaient la côte, s'élança rapidement vers un beau cutter qui s'apiquait sur son ancre, à peu de distance du cap Brun.

Arrivés à portée, Tom saisit le porte-voix et hêla : *Ohé ship!* Un jeune enseigne qui se promenait sur les

passavans s'approcha vivement. — C'est vous, O' Brien! — Oui, dit celui-ci, êtes-vous de quart! — Non j'ai fait celui de midi. — Allez dire à votre commandant que je lui demande de vous permettre de venir finir la ronde avec moi, il me faut un second. — Le jeune enseigne disparut et revint bientôt après. — Accordé! cria-t-il, et d'un bond il fut dans la chaloupe. — Je vous attendais avec une impatience telle, que j'ai cru que j'en deviendrais fou, O' Brien, dit-il en serrant la main de son ami et en se plaçant à ses côtés. — Patron, la barre sur ce point noir que vous voyez là-bas dans le pied du vent! — Le maître hocha la tête à ce commandement, et obéit.

Bientôt une légère brise chargée de ces bonnes odeurs que la pluie du printemps rend si vives et si pénétrantes, annonça le voisinage de la terre; et tournant un énorme rocher qui s'avancait à une grande distance dans la mer, la chaloupe entra dans une petite baie tellement cachée, qu'il fallait en bien connaître la position pour la retrouver par une nuit aussi sombre.

Accoste! dit O' Brien à voix basse, et sans plus de bruit que n'en ferait une mauve en rasant la mer de ses ailes, la barque glissa sur le sable.

Les officiers sautèrent à terre après s'être armés de leurs espingoles qu'ils cachèrent sous leurs manteaux. Tom, dit O' Brien au patron, si quelques douaniers ou quelques gardes vous surprenaient, faites répondre à l'ordre par notre pilote toulonnais qui nous a si bien appris à connaître la côte; le mot d'ordre des Français est pour ce soir: *Gloire et Toulon*. Si dans trois heures nous ne sommes pas revenus, retournez à bord. — Le patron secoua la tête, et suivit d'un œil inquiet les deux jeunes officiers qui, s'élançant de rochers en rochers, gagnèrent un petit bois qui couronnait la hauteur et disparurent.

Savez-vous, Lionel, dit O' Brien en s'arrêtant pour reprendre haleine, savez-vous que les Français que nous traitons de fous ne le sont pas plus que nous? Voilà la troisième fois depuis un mois que nous jouons un jeu à nous faire tuer, ou ce qui serait pire, à être faits prisonniers. Je ne m'attendais guère, quand nous gagnâmes les guinées d'Elliot en allant au spectacle à Toulon avec ces habits français qui nous donnaient un air si drôle, que cette équipée nous entraînerait à toutes celles que nous avons faites depuis! Mais une belle dame vous regarde au spectacle, vous vous imaginez que c'est votre cousine Hélène qui a été enlevée par ce fameux corsaire de St-Tropez.... Au diable son nom....

Là-dessus nous nous embarquons à l'aventure pour aller faire une visite, au milieu de la nuit, à une campagne dont nous ne connaissions la latitude que par ce que nous en avait dit le coquin de douanier qui nous vend le mot d'ordre; aussi passâmes-nous la nuit à courir des bordées dans ces bosquets d'orangers que le ciel confonde!... Puis enfin, quand nous accostons la maison, notre expédition se borne à écrire sur le mur quelques vers qui apprendront à votre cousine que vous avez risqué de vous faire tuer comme un renard pour

venir la voir.... Aujourd'hui, vous me faites mettre en jeu plus de ruse et de finesse que je n'en ai dépensé dans toute ma vie pour venir chercher la réponse à votre poulet; et.... — O' Brien, vous repentez-vous de votre complaisance, dit Lionel? — Non, parbleu! qui oserait dire que le capitaine O' Brien recule quand il s'agit de rendre service à un ami? Mais j'aurais voulu un plan conçu d'avance, des mesures.... — Je n'ai rien prévu, rien calculé, seulement je veux la voir... — Alors, marchons, dit O' Brien; et les deux amis continuèrent à parcourir le chemin qui les séparait du château de... en peu d'instans, ils furent près de cette terrasse couverte nommée *treillard*, qu'on trouve en Provence devant toutes les maisons de campagne.

Voilà la pierre sur laquelle elle devait tracer sa réponse, dit Lionel en indiquant du doigt une large dalle de marbre qui bordait la terrasse, mais la nuit est si noire! impossible de rien distinguer, je vais brûler une amorce, à sa clarté... — Etes-vous fou, Lionel! pour nous faire découvrir! Allons donc, de la raison! tournez autour de la maison, voyez s'il n'y a pas moyen de s'introduire dans la place, moi je ferai sentinelle, ici. Il s'assit sur le bord de la terrasse, et tirant son poignard, il s'amusa à détacher le ciment qui liait les pierres entre elles.

Lionel s'éloigna, et employa près d'une demi-heure à sa course d'exploration, il revint auprès d'O' Brien et d'un air triste lui montra une touffe de fleurs qu'il avait cueillies. Voilà tout ce que j'emporterai, dit-il, où j'avais espéré trouver... — Possible, interrompit O' Brien, mais le jour va se faire, partons.

Ils reprirent le chemin par lequel ils étaient venus sans échanger une parole, et regagnèrent la chaloupe sains et saufs. O' Brien fit embarquer Lionel le premier. — Maître, dit-il au patron, mettez ceci sous le banc, et il lui donna un paquet très-lourd que recouvrait son manteau.

Maintenant, Lionel, faites-moi place à côté de vous; cette promenade a été chaude, dit O' Brien en s'essuyant le front. — Pousse, — et la barque reprit la mer. On fut bientôt en vue du *Sprigthly*. Lionel serra la main de son ami, mit dans son sein la branche fleurie, trophée et souvenir de sa course aventureuse, et monta l'échelle de bord; il s'appuyait sur le bastingage pour dire adieu à O' Brien, quand celui-ci lui cria: Attendez donc un moment, Lionel! et faisant un signe au patron, il déroula son manteau et chargea du poids qu'il contenait les robustes épaules d'un de ses canotiers, qui monta l'échelle du *Sprigthly* et déposa une énorme pierre aux pieds de Lionel étonné. — C'est la réponse de votre cousine Hélène; bonne nuit, Lionel!

— Au large, patron!... *

M^{lle} JANE DUBUISSON.

* En 1813 quand les Anglais bloquaient le port de Brest, des officiers de l'escadre de l'amiral Nell vinrent plusieurs fois au spectacle; on ne connut leur expédition que par quelques guinées que les ouvrières de loges trouvèrent dans leur recette.

Le célèbre Sidney Smith croisant devant le Havre avec la frégate le *Diamant*, fut pris par les canots armés du port; en voulant aller amariner un petit corsaire, le courant l'emporta.

Il déclara qu'il venait tous les soirs à terre et au spectacle.

Chronique théâtrale.

Premier début de M. GRANDET, jeune premier. (Comédie et drame.)

Quand donc en finirons-nous avec les débuts? Nous en avons encore tant à recommencer! Il y a de quoi désespérer du salut de notre première scène, si les retards se prolongent.

Signalons toujours au Grand-Théâtre le premier début de M. Grandet dans *Les Comédiens* de Casimir Delavigne, ouvrage dont la représentation montée à grand-peine ne pouvait faire grand plaisir : M. et M^{lle} Baudoin avaient été extraits du Gymnase pour reproduire les personnages de *Granville* et *Lucile*; M^{me} Gilbert se faisant recommander comme malade, a joué absolument comme si elle se fût bien portée, ce qui ne veut pas dire qu'elle ait bien joué. Au milieu de tout cela, le débutant nous a paru posséder une bonne manière de dire, on voit qu'il sent son rôle et qu'il en a étudié l'esprit; malheureusement ses moyens physiques ne semblent pas devoir répondre à ses intentions vraiment remarquables; nous ne saurions dire si c'est émotion, accident ou nature, mais dès le troisième acte, il a semblé affecté d'une extinction de voix qui laisserait craindre qu'il ne fût obligé de renoncer à plusieurs rôles de son emploi : nous désirons que ce ne soit qu'un accident, et alors plus de doute que M. Grandet ne convienne au public.

Robin des bois est venu ensuite avec la magie de sa musique et l'absurdité de son poème : M. Sylvain a été bien meilleur encore qu'à la première représentation de la reprise de cet opéra. M^{mes} Dérancourt et Bouvaret ont été délicieuses, et par conséquent applaudies.

Gymnase. On donne toujours les mêmes pièces à ce théâtre; aussi le public y est rare; M. Herguez a ouvert hier la porte aux nouveautés; la caisse s'en trouvera bien, nous l'espérons, et l'on n'en applaudira pas moins comme dans les anciennes, MM. Alexandre et Barqui, M^{mes} Herdliska, Faivre et Adam; et sans doute, MM. Vizzentini et Anatole Gras trouveront de plus fréquentes occasions d'attirer les sympathies.

LES CAFÉS DE LYON.

PREMIER ARTICLE.

Partout en France les cafés ont été l'expression authentique des progrès de la civilisation. La vie de café d'exceptionnelle qu'elle était autrefois est devenue générale, tout le monde va au café, depuis le magistrat le plus élevé jusqu'au banquier des rues.

Dans ce pêle-mêle introduit par les cafés dans la vie sociale, les mœurs ont évidemment gagné; les démarcations de classes se sont de plus en plus effacées; tel qui serait resté tapageur, hargneux et intempérant dans un des cafés de 1800, a pris des formes polies, des habitudes sobres et réglées; un café maintenant est un grand

salon où l'on échange sans s'en apercevoir des égards et des politesses que l'habitude fait tourner au profit des bonnes manières. Jadis une femme n'aurait osé entrer dans un café, car au même instant tous les regards se seraient tournés vers elle avec une expression investigatrice plus ou moins inconvenante; aujourd'hui la femme est respectée dans un café comme dans une maison privée, et l'on y est peut-être moins tenté qu'ailleurs d'abuser de ce masque de galanterie dont le libertinage se couvre.

Les cafés n'étant plus des lieux de réprobation, mais plutôt des rendez-vous de bonne compagnie, il a fallu les rendre dignes de leurs habitués; le matériel en s'améliorant a suivi la même progression que le personnel : ainsi, à la place des murs badigeonnés ou revêtus de papiers mythologiques et crasseux, on voit de riches boiseries, des glaces resplendissantes et des peintures du meilleur goût; au lieu de tables enfumées et boiteuses, on est servi sur du marbre, et c'est dans des vases de porcelaine et de cristal qu'on savoure tour-à-tour, la liqueur parfumée de l'Arabie, les spiritueux de Cognac et la boisson fraîche et mousseuse de Koch.

Depuis un an Lyon a considérablement vu s'augmenter le nombre et l'éclat de ses cafés, cependant elle est loin d'être sous ce rapport la seconde ville du royaume, car on pourrait facilement désigner au milieu de la foule ceux de ces établissements qui méritent une mention pour le bon goût et le genre du service. Il en est quelques-uns qui, gravement fiers d'une ancienne célébrité, ont fort peu sacrifié à la forme; ceux-là sont obscurs, ont des rideaux verts à leurs vitrages et des tabliers verts à leurs garçons servans, ce qui fait qu'un étranger arrivant à Lyon, prend ces cafés pour des boutiques de perruquiers et les garçons pour des coiffeurs. Le fameux café *Grand* en est encore là; il est vrai que la bonne réputation du *fonds* fait oublier le rococo de la forme, le café *Grand* vend du bon, mais comme il y en a beaucoup qui vendent aussi bon, et qui sont mieux, il pourrait fort bien arriver qu'après l'extinction de la race moutonnaire qui forme la base de ses habitués, le café *Grand* tout respectable qu'il est, devînt désert; tout homme de goût finira par comprendre combien il est ridicule de se voir servir une tasse de moka comme un pot de pommade. Il n'est pas plus permis de rester stationnaire en matière de café qu'en tout autre cas; la civilisation est en tout et partout, elle déborde comme une demi-tasse dans sa soucoupe. C'est ce qu'avait compris le premier et le mieux, le café des *Mille Colonnes*, où tout est préparé, réglé et servi comme à Paris, et mieux qu'à Paris sous le rapport de la qualité; cet établissement a ouvert une route que suivent avec un bonheur égal deux cafés de la place de la Préfecture; l'un, celui du *Gymnase*, est décoré avec un goût à la fois simple et riche, ses peintures font le plus grand honneur au pinceau de M. Cinati; sa vaste salle d'une coupe très-régulière attirerait seulement par curiosité, si l'excellente qualité des objets de consommation ne

suffisait pas pour allécher les gourmets : l'autre, le *café de l'Univers*, est également estimable sous ce dernier rapport, quoiqu'il soit moins remarquable par le luxe et l'heureuse disposition. Il faut mentionner sur la même place celui de l'*Étoile*, plus modeste il est vrai, mais justement apprécié par les habitués qui le fréquentent. Nous aurions aussi à signaler le *café des Deux Colonnes*, sur le quai des Célestins, qui rappelle le *café Lemblin* du Palais-Royal, à Paris; celui de la *Perle*, sur le quai de Retz, qu'on peut comparer au *café Anglais* du boulevard des Italiens; celui de la *Jeune France*, le *Tortoni* lyonnais et quelques autres dans l'intérieur de la ville, approchant plus ou moins du genre de Paris, mais inférieurs sous beaucoup de rapports aux trois premiers que nous avons cités.

Concert donné par M^{me} Servajean.

Des dames élégamment parées et jolies occupaient les premiers rangs au-dessous de l'orchestre; c'était déjà un spectacle fort agréable pour les messieurs rangés en espaliers le long des murs, dont le frais badigeonnage blanc et bleu laissait sur leurs habits une marqueterie improvisée.

Chacun dans sa position respective a entendu : 1° Un nombreux concours d'amateurs exécutant une *symphonie de Beethoven* en véritables amateurs; 2° *Couplets de Lestocq*, soufflés; 3° La romance d'*Alice de Robert le Diable*, par M^{me} Servajean, qui a la voix pure et agréable, mais sans étendue; 4° Solo de trompette à clefs par M. Luigini, qui fait parler son instrument aussi doux qu'une flûte, aussi tendre et aussi mélodieux qu'un hautbois; 5° Puis un duo de *Guillaume Tell*, chanté par M^{me} Servajean et M. T., qui a de la voix et du goût; 6° Plus, des variations de *Mayseder* sur un thème danois, exécutées par M. Cherblanc; la puissance du violon de M. Cherblanc grandit chaque jour en grace et en légèreté, comme la trompette de M. Luigini; tous les deux ont bien mérité les applaudissemens que leur a prodigués l'assemblée entière; 7° Après M. Cherblanc, un air du *Pirate* (italien), chanté par M. T., qui dans ce morceau a déployé encore plus de voix et plus de goût que dans le duo précédent; avec un peu plus de confiance dans ses moyens, M. T. en doublerait l'effet. Pour l'air de *Moïse*, chanté par M^{me} Servajean, nous renvoyons à l'observation de la romance d'*Alice*.

Finale : Ouverture des *Francois Juges*, exécutée toujours par des amateurs de très-bonne volonté, parmi lesquels nous avons distingué quelques archets fermes et justes.

Au résumé, le concert de M^{me} Servajean a fait passer une agréable soirée.

LES BROTTEAUX.

Si vous rencontrez un Lyonnais à Paris, à Pékin, à Londres ou à Madagascar, soyez sûr qu'il vous dira :

« Ah! les Brotteaux, c'est bien autre chose, ma foi! parlez-moi des Brotteaux, promenade charmante où toutes les jouissances sont réunies : ah! les Brotteaux! les Brotteaux! » Peut-être même vous dira-t-il, les *Brotteaux*, car le Lyonnais de pur sang prononce ainsi le nom de l'Eldorado de son pays, tant l'*amor patriæ* a de puissance; j'ai même entendu deux académiciens chez lesquels ce respect euphonique s'est conservé au milieu de l'immensité de leur savoir. — D'après une pareille influence, comment ne pas croire les Brotteaux, une merveille, un lieu de délices, surtout quand on ne les connaît pas. Et franchement dans l'intérêt de leurs chères illusions, j'engage les personnes qui ne connaissent pas les Brotteaux, à faire leur connaissance le plus tard possible, un dimanche surtout : voici pour leur gouverne, un petit aperçu pris sur nature.

Sur la rive gauche du Rhône à l'extrémité du pont Morand, était une plage marécageuse : un heureux esprit de spéculation en inspira le dessèchement, ce fut un bienfait pour Lyon; car je ne critiquerai pas dans les Brotteaux ce qui est d'utilité, mais seulement ce qui est de goût; ainsi, j'admire le tracé de cette belle route qui les traverse, la bonne disposition du petit Champ-de-Mars richement planté, et ces cours dont les plantations multipliées contribuent par l'activité de leur végétation à la purification de l'air; mais je voudrais qu'on pût au moins jouir le dimanche de cette bienfaisante promenade sans être exposé à se faire casser les tibias par les myriades de joueurs de boules qui envahissent les places les plus agréables. De toutes parts ces projectiles le plus souvent bardés de fer, viennent par la parabole ou par la ligne droite menacer chaque partie du corps; dans cette mêlée continuelle, les pauvres petits enfans ont surtout le plus à trembler : à leur âge la liberté est-elle si redoutable qu'il faille la restreindre sous la frayeur des *boulets* de bois !

Pour échapper aux conséquences douloureuses qu'entraîne au préjudice de la majorité des promeneurs, un système de délassement adopté par une minorité de non-promeneurs, il faut que cette majorité s'entasse et grave, compacte et étouffée, sous la poussière de l'allée Morand, ou mieux de la grande route, à moins qu'on ne se hasarde dans des chemins étroits, qui même dans les plus beaux jours sont encombrés d'ordures et sillonnés par de noirs ruisseaux d'une fange infecte : trop heureux encore si les réfugiés n'y sont poursuivis par quelques joueurs qui n'ont pu trouver place dans le Grand-Camp.

Voilà donc cette merveilleuse promenade des Brotteaux, où l'on ne peut promener sans courir le risque d'être contusionné ou empesté. A tous ces désappointemens, je ne vois qu'une compensation, c'est d'aller visiter la baleine de 75 pieds, d'entrer dans son ventre pour 1 fr. 50 c., et puis d'en sortir pour aller aux Montagnes St-Clair; là vous respirerez un bon air sans avoir à redouter les joueurs de boules et leurs projectiles.

A. F.